

BAPTISTE DERICQUEBOURG

*Le Deuil de la littérature*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2020

“Je suis complètement dégoûté de la littérature.”

Baudelaire, *À Madame Aupick*, 3 août 1838

POLÉMON, dit-on, entra un matin dans l'Académie de Platon. Sa barbe était pleine des restes du banquet, sa tunique tachée d'ivresse, et à son odeur de mâle aviné se mêlait celle des parfums des joueuses de flûte. Il marchait hilare en tête de son cortège de débauchés, fier de bousculer les pâles platoniciens qui, dès les premières heures du jour, encore à jeun, s'étaient assis pour écouter leur maître Xénocrate. "Vos têtes ne me reviennent pas, et vos idées me répugnent! Vous êtes pleins d'arrogance et de mépris!" Xénocrate ne se laissa guère décontenancer: "Assieds-toi donc, Polémon, et écoute." La voix harmonieuse et sûre d'elle-même dissipa les brumes de l'alcool, et à l'ivresse bachique succéda une autre ivresse, mathématique et philosophique, qui l'emportait dans un tourbillon ascendant vers le Bien. Polémon entré dans l'Académie pour chahuter un cours de philosophie en devint le troisième scholarque; il s'y construisit même une cabane dans le jardin en guise de chambre à coucher, tant il la quittait rarement.

Cette histoire, 2500 ans plus tard, un universitaire ventru et moustachu la racontait

à un auditoire perplexe, venu pour étudier mais déconcerté par la médiocrité de ce qu'on lui proposait. L'anecdote sonnait faux, et dénonçait par son bruit creux le malaise qui plane sur tout établissement où s'enseignent "les lettres" et "la philosophie". Impossible d'imaginer que la bouillie que l'on servait dans ces murs en guise de philosophie ou de littérature puisse paraître à ce point passionnante un lendemain de beuverie. À jeun déjà, c'était un supplice que d'y assister. Qui, une fois ivre, irait perturber un cours de philosophie ou de littérature? Pour quoi faire, quel enjeu? Lorsqu'en décembre 2018, un groupe d'étudiants a empêché la tenue d'un cours sur Hegel, ce n'était pas l'activité qui faisait réagir, mais la couleur politique de l'enseignant : trouverait-on meilleure preuve de la neutralisation du discours philosophique, du fait que l'important se joue ailleurs?

C'est donc un peu perplexe que j'ai commencé mes études de littérature et de philosophie, qui ne furent qu'une interminable errance dans une vieille baraque sombre, quasi désertée. Dans le craquement de parquets souffreteux ou sur le lino sali des couloirs, j'ai croisé tant de spectres, lessivés par cette formation, que leur personnalité et leurs paroles

évanescentes n'ont pu s'imprimer dans ma mémoire ; je me souviens néanmoins de quelques grotesques découverts en ouvrant de temps en temps une porte :

Un grand gaillard à la face aplatie, lançant des banalités oraculaires sur Descartes et Mallarmé. Son visage était aussi immobile qu'un masque de cire, mais à mesure qu'il franchissait des paliers métaphysiques, son cou, puis ses joues, puis toute sa tête devenaient rouges. Je suis ressorti par peur d'être éclaboussé de morceaux de cervelle bouillie.

Une brebis disgracieuse courbée sur les *Fabliaux érotiques*. Entre ses bêlements mal assurés, elle salivait beaucoup, soupirait, tremblotait : c'était obscène de frustration. Dans la salle voisine, des bouclettes libidineuses, une chemise déboutonnée et un pantalon baissé regardaient une étudiante s'affairer à genou : c'était un séminaire sur La Fontaine.

Un toréador moustachu sur un cheval d'arçons. Il jetait par-dessus sa bedaine des inepties en latin, clignant de l'œil à deux étudiantes maigrelettes. Au fond de la salle, un spectre hilare retranscrivait le cours en direct sur les réseaux sociaux.

Une grande bourgeoise qui s'extasiait bruyamment sur la créativité révolutionnaire des

affiches de Mai 68 ; au sous-sol, un petit vieux tassé et bourru racontait les expériences de Claude Bernard : épistémologue triste, il ressassait sa haine de la philosophie.

Il y en avait aussi de *swag*, un peu façon jeune banquier, qui parlaient d'éthique et de politique, de littérature et d'action : ils aimaient beaucoup Hannah Arendt, Soljenitsyne, Rawls. Ils portaient des chaussures marron sous leurs costumes bleus, ils avaient délaissé la cravate, et leur barbe avait toujours trois jours. Ils disparaissaient parce qu'ils étaient appelés à rédiger les discours d'un ministre ou parce qu'ils réussissaient le concours de l'ENA. J'ai vu l'un d'entre eux récompensé d'un prix littéraire pour un *petit bijou de style*.

Dans chacune de ces figures pouvait se reconnaître l'une des variantes des clercs de l'Ancien Régime, du prédicateur aride au curé libidineux. L'Histoire avait fait une boucle.

Partout où j'allais m'asseoir, ma concentration était empêchée par une question : est-ce que les autres, autour de moi, étaient vraiment venus pour écouter ça ? À vrai dire, j'avais moi-même fini par oublier la raison pour laquelle j'étais entré : car, pourquoi vient-on encore aux lettres, à la philosophie, si dérisoires face au divertissement en ligne

et aux supercalculateurs ? Les différentes figures de l'intellectuel se sont effondrées, et l'on doute des promesses d'immortalité pour l'écrivain, de ses capacités à enthousiasmer, voire à soulever les masses... Quand je croisais quelqu'un dans les couloirs, je demandais : que fait-on ici ? Il semblait indécent de poser la question. On me renvoyait au plan de l'université et au calendrier des cours. D'autres ne comprenaient même pas la question, et ils me renvoyaient au même plan et au même calendrier.

Le désarroi indicible transpirait de partout, des demi-aveux honteux aux comportements les plus incongrus. J'en ai observés qui prenaient la tangente pour devenir magiciens, militaires, barmans ou nègres ; d'autres qui tentaient désespérément de retrouver le réel et de tourner la page de cette expérience des mots et du néant en s'essayant à divers métiers manuels, pourvu qu'ils soient les plus abrutissants possible ; d'autres encore qui se convertissaient au cynisme et à la course à l'argent. Et ce n'est pas en conquistadors triomphants, portés par l'avidité d'une terre à conquérir, qu'ils partaient, mais en naufragés suppliant Dieu de les échouer sur une terre pas trop inhospitalière.

Au bout de six années, j’ai été à mon tour en droit d’enseigner les lettres ; ma situation était alors la même que celle de Baudelaire au lendemain de son baccalauréat : “Dernièrement, je me suis examiné, et je me suis demandé ce que je savais – un assez grand nombre de choses sur tous les sujets, mais vagues, brouillées, sans ordre, se nuisant mutuellement – rien de clair, de net, de systématisé – ce qui revient à dire que je ne sais rien – et pourtant je vais entrer dans la vie”. (*Au Colonel Aupick*, 26 février 1839.) J’étais entré au séminaire avec la foi, j’avais trouvé les prières, les rites et les gestes de la foi ; mais la foi, nulle part, et aucun chemin vers le salut. J’en suis donc sorti par la même porte, ces études me laissant essentiellement une impression de tir mal cadré. J’ai eu du mal à admettre que c’était le culte lui-même qui posait problème, et qui expliquait la médiocrité des desservants.

Il est souvent difficile de dire ce qui pourtant crève les yeux : s’il en allait autrement, peut-être le travail sur le discours serait-il justement inutile. Je sais ne pas être le seul à avoir parcouru toutes les étapes de cette déception, mais je n’entends guère de réflexions sur les *causes* de cette déception, tout au plus

des déplorations suivies de vagues appels à “sauver”. Et ce, précisément, parce que la tentation est grande d’opposer à l’évanescence d’un monde la seule réaffirmation de sa volonté de le voir perdurer, malgré l’ambiguïté de l’héritage : *le mort saisit le vif*. Lorsque la tristesse prend sa cause pour l’objet de son désir frustré, le cercle se referme. J’ai voulu écrire essentiellement pour ce jeune lettré accablé par le spectacle des études en lettres et en philosophie de nos jours, afin de lui apporter les moyens de faire le deuil de la littérature, et par-delà, de la Culture. Je suppose que ce jeune lettré est nombreux. Certes, le clergé agonisant du xx<sup>e</sup> siècle déjà froid n’attire plus grand monde : partout, le recrutement se fait plus difficile, en France comme ailleurs ; les classes préparatoires littéraires elles-mêmes ont vu leur taux de remplissage baisser de dix pour cent en quelques années. “Comment ne pas vouloir une bonne fois pour toutes, quand on y travaille, fermer ces amphithéâtres vides où errent encore quelques jeunes gens égarés à la recherche du Département de Sciences de l’Information et de la Communication ?” (Nathalie Quintane, *Les Années 10.*) Mais voilà : le désir qui porte à l’écriture et au discours persiste et se cherche une voie ; là demeure le

besoin auquel tente de répondre le jeune lettré, là se trouve la valeur qu'il pourrait produire. L'activité toutefois à laquelle il se destine lui est rendue inaccessible par l'existence même de la Littérature et de la Philosophie, le rapport aux textes et aux discours qu'elles construisent, et même l'économie dans laquelle elles s'inscrivent. Ce sont les facultés de Lettres et de Philosophie que j'attaque ici : le type d'enseignement qui y prévaut et leur activité de "recherche" promeuvent une esthétique qui transforme les discours en choses ; c'est en elles que s'opère la grande confusion entre conservation de la lettre et vie de l'esprit. Cette confusion n'est pas sans lien avec le sentiment d'impuissance qui domine parmi ceux qui jouent encore aux "intellectuels engagés" aussi bien qu'avec la docilité politique de ceux qui célèbrent le culte des Lettres et de la Philosophie. En aidant les jeunes générations de lettrés à faire le deuil de ces vieilles chimères, je souhaite les amener à distinguer ce qui est essentiel lorsque l'on se tourne vers la littérature et la philosophie. Je leur propose également quelques évolutions pédagogiques propres à accompagner les évolutions profondes du peuple français, qui semble vouloir reprendre en main son destin depuis quelques

années, entreprise dans laquelle l'utilisation du discours joue son rôle.

Nul besoin de briser les statues, de brûler les momies : il suffit d'abandonner avec joie le clergé à sa mort, pour en affranchir le discours, l'écriture et la lecture. Évidemment, une telle émancipation ne répond pas à tous les problèmes qui s'ouvrent devant nous : il est simplement préférable d'être à l'heure à ses combats.

#### *Des études pour rien*

Le jeune homme, la jeune femme qui aujourd'hui entreprennent des études littéraires en ressortent bien souvent sans aucune connaissance certaine, sans savoir-faire, et même sans pouvoir définir ce qu'était l'objet de leurs études. Celles-ci n'ont aucun objectif propre, sinon de produire de vagues travailleurs du tertiaire, maîtrisant à peu près correctement la langue et les outils informatiques, disposés à consommer un certain type d'objets culturels. Face à ce public en attente de déclassement social, les universitaires bavardent et dispensent un enseignement qui se résume, au mieux, à *faire l'intelligent à propos des objets culturels*. Cette activité peut